



CULTURE

Norah Krief, feu follet et Dark Lady

L'actrice et chanteuse donne des accents rock aux « Sonnets » de Shakespeare, au Théâtre de la Bastille, à Paris

SPECTACLE

Il y a bien des manières d'arpenter cette planète fabuleuse qu'est l'œuvre de Shakespeare. Il y a bien des façons d'habiter un plateau de théâtre, d'en prendre possession, de le faire vibrer comme un champ magnétique. Norah Krief a sa manière bien à elle de faire et l'un et l'autre. C'est en actrice-chanteuse qu'elle s'empare des *Sonnets* de Shakespeare, et c'est une belle soirée au Théâtre de la Bastille, où se chante l'amour désenchanté, réenchanté par les mots du poète.

La scène est un cabaret rock un peu louche, où clignotent les loupes de deux loges de théâtre dont les miroirs renvoient de nombreux échos, de multiples reflets. La voilà, Norah Krief, créature en rouge et noir, guêpière et pantalon, résille rouge, dentelle et satin noirs. La voilà qui, d'emblée, joue avec le masculin et le féminin, la séduction et la fragilité, à la fois femme-femme et lutin lunaire, fou du roi et reine de la nuit.

Simple, clair et moderne

La Krief, qui est une des actrices les plus singulières et inventives de notre paysage théâtral, a rencontré les *Sonnets* de Shakespeare en 1999, quand elle a joué Henry VI sous la direction de Yann-Joël Collin, au Festival d'Avi-

gnon. Elle y chantait, déjà, trois de ces poèmes, puis elle en a fait un spectacle mis en scène par Eric Lascascade, en 2001. Ensuite, elle a été un mémorable fou-Cordélia dans *Le Roi Lear* mis en scène par Jean-François Sivadier, en 2007: petit clown, elfe dansant dans l'immensité de la Cour d'honneur du Palais des papes, à Avignon.

Elle revient aujourd'hui aux *Sonnets* – sous la direction cette fois de Richard Brunel – avec pour bagage tout ce chemin avec Shakespeare. Et dans ce baluchon d'actrice vagabonde, elle puise une liberté de jeu et de chant digne de l'univers du grand Will, où tout peut toujours se retourner comme un gant en un clin d'œil, l'homme et la femme, le fou et le roi, le sordide et le sublime, le comique et le tragique.

On ne saura probablement jamais qui était le mystérieux W. H. pour qui Shakespeare composa, entre sa vingt-neuvième et sa trente-deuxième année, ce recueil de 54 poèmes – un jeune homme de la noblesse anglaise, sans doute, grâce à qui est né ce joyau sans pareil de la poésie occidentale, où Shakespeare chante la brûlure du désir et la fuite du temps, la quête désespérée de cette harmonie céleste qu'est l'amour, ce havre où se rejoignent

le beau et le vrai.

Les *Sonnets*, que traverse aussi une mystérieuse « *Dark Lady* », sont à la fois un moyen de conquérir l'être aimé qui se dérobe et de rendre cet amour immortel, par-delà le temps.

Norah Krief et Pascal Collin, qui les a traduits de manière impeccablement simple, claire et moderne, en ont choisi une petite vingtaine. Ils ont été mis en musique par Frédéric Fresson dans un esprit plutôt rock, qui glisse par moments vers la variété un peu standard. Mais c'est la belle énergie de plateau qui l'emporte dans ce spectacle. Celle des trois musiciens – Frédéric Fresson au piano, Philippe Thibault à la basse et Philippe Floris à la batterie. Et celle de Norah Krief, diabolique androgyne, feu follet et Dark Lady qui restitue avec fraîcheur et malice le parfum de ces *Sonnets*. Le temps inexorablement flétrit la fleur de la jeunesse et de l'amour, mais Shakespeare a gagné sa bataille contre les « faussaires du cœur ». ■

FABIENNE DARGE

Les Sonnets de Shakespeare, par Norah Krief. Musique : Frédéric Fresson. Mise en scène : Richard Brunel. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. Tél. : 01-43-57-42-14. Du lundi au samedi à 20 heures jusqu'au 3 octobre, et à 21 heures du 5 au 9 octobre. De 14 € à 24 €. Durée : 1 h 15. Puis tournée jusqu'en décembre, à Luxembourg, Toulouse, Valence, Béziers et Béthune.